

## Regards croisés sur l'art contemporain ou : Tire la bobinette et la chevillette cherra

*Un double repère pour situer ces propos à l'emporte-pièce : responsable de l'action culturelle dans le Bassin houiller lorrain, l'auteur voit de près le rôle qu'on fait jouer à l'art dans des régions économiquement ou socialement sinistrées – il vient d'ailleurs d'organiser un colloque sur les interventions d'artistes dans les quartiers défavorisés de divers pays d'Europe ; directeur de la « Maison des frontières » de Freyming-Merlebach, il campe aussi à la lisière de deux cultures, expert en transits et en passages : ceux, parfois douteux, entre l'art et la religion, par exemple.*

### **Regard premier : de l'onction, de la bénédiction, de la communion**

On disait de la culture : « C'est ce qui reste quand on a tout oublié ». On pourrait dire de l'Art : c'est ce qui reste quand on a tout perdu. Dans le bassin minier et frontalier lorrain, j'assiste, médusé, à la métamorphose de l'Art contemporain. A la dérive généralisée de

notre société – perte de travail, éclatement des savoir-faire traditionnels, délitement des solidarités sociales, dislocation des modèles familiaux, rupture des générations et de leurs transmissions –, on n'oppose plus guère que l'Art comme ultime refuge du Beau, du Bien, de l'Utopie.

Le langage ne trompe guère. On ne dit plus : écrivain, homme de théâtre, cinéaste, musicien, on dit : un créateur. On ne dit plus : mise en scène, interprétation musicale, écriture, on dit : création. Cette sacralisation de l'Art dans la sphère profane suit les processus éprouvés de la sphère religieuse. L'Art est devenu l'onction suprême de toute manifestation profane. Une friche industrielle marquée par la sueur, le sang, la saleté, comment lui donner un statut positif, intelligent, propre, attirant, comment procéder à la transmutation des espèces ? En y organisant une manifestation artistique, peu importe laquelle : Exposition d'Art contemporain, Ballet post-moderne, Représentation théâtrale, qui assureront son passage à la sphère du sacré, le lieu artistique. L'Art participe ainsi à l'onction (dans les prospectus, on parlera de promotion) de régions en perte de vitesse, de banlieues en perte d'image, de villes en perte de substance. Et peu importe que le public se déplace ou pas, que la population y participe ou pas, l'acte sacré se justifie par lui-même.

Le Bien, le Beau, ne peuvent être contestés par personne, ou alors par quelques hérétiques, exclus de la communion des croyants ; car, dans cette dérive, l'Art ne joue plus un rôle de contestation de l'ordre établi, non, il assure une fonction de dépassement des antagonismes sociaux, des clivages politiques. Il est assumption, au plein sens du terme. Comment accède-t-on à la communauté des croyants ? Non par une lente imprégnation, une éducation, mais par une illumination immédiate, un état de grâce spontané, celui dont parlait Malraux dans son musée imaginaire : venez, regardez et vous croirez.

Ce processus de sacralisation de l'Art contemporain est une menace majeure pour l'Art lui-même. Il est aussi un handicap pour la diffusion de l'Art dans l'ensemble du corps social. Plus l'art est sacré, moins il lui est possible de diffuser sa réalité, comme processus témoignant d'une réalité humaine, de savoir-faire, de réflexion critique, d'imagination. Plus l'Art est sacré, moins il a de chance de franchir une terrible barrière sociale et culturelle, celle de la « distinction », du

bon goût, qui sépare les barbares exclus de la civilisation et ceux qui communient avec l'Art de par leurs origines ou leur statut social.

### **Deuxième regard :**

#### **l'Art et la Religion, contradiction, juxtaposition, fusion**

On pourrait donc glisser de la religion à l'Art sans effort, sans passeport, en changeant simplement de costume ? Je pense, au contraire, qu'il est nécessaire de tracer une frontière, d'élaborer et de signaler des postes-frontières.

L'art ne relève ni de l'ineffable, ni de l'acte de foi. Bien au contraire, projeter du sens, mettre en forme du sens, du symbolique, de l'imaginaire, est de l'ordre d'un réel singulier, d'un regard particulier déterminé par l'histoire, la société, l'histoire de l'Art en particulier. Si la fusion avec la nature (romantisme), la fusion avec un ordre social (réalisme socialiste), existent dans l'histoire de l'Art, ce sont des moments particuliers d'une histoire des mouvements artistiques et non un processus artistique généralisable. De même, la fusion avec le religieux. Notre regard contemporain en détache le regard singulier, et non justement le thème religieux qui était à l'origine de la commande. On pourrait dire : plus l'Art religieux est profane, plus il a de chance d'être vraiment religieux, de transcender le discours religieux d'une époque déterminée, de nous atteindre dans l'universalité d'un acte de foi.

Cette singularité de l'Art dépasse naturellement tous les pièges posés à travers l'histoire. L'Art n'est pas réductible à un discours sur l'Art. Malgré les milliers de commentaires écrits sur l'œuvre de Molière, c'est au moment précis de la rencontre entre cette œuvre et un public théâtral qu'elle inaugure une relation nouvelle (et peut-être un commentaire nouveau) avec un temps, un espace et un public nouveaux. L'Art n'est pas réductible à l'esthétique. Dans l'Art contemporain, le critère n'est plus la beauté, dont on sait qu'il ne s'agit que de la forme historiquement déterminée du Bon Goût d'une époque donnée. La distinction, le Bon Goût, sont liés à des normes et à des codes socialement déterminés. L'Art consiste justement à remettre sans cesse en jeu ces normes et ces codes dès qu'ils sont fixés.

Ce mouvement de remise en cause va de plus en plus vite : d'où le sentiment d'un public complètement dépassé. A peine lui avait-on fourni les codes de lecture d'une œuvre de musique classique, qu'il est confronté à la musique dodécaphonique. A peine avait-il compris le code, l'abstraction picturale, qu'il est confronté à l'hyper-réalisme. Le spectateur de l'Art contemporain se retrouve dans une position d'artiste ; à lui de mettre en place son musée imaginaire, de retrouver son regard singulier en le confrontant sans cesse avec le paysage artistique extrêmement mouvant.

L'Art n'est même plus réductible à une éthique, ou plutôt, chaque fois que l'Art se réduit à une éthique – qu'elle soit d'origine politique, religieuse ou sociale – l'Art se vide de sens, s'appauvrit. La pire éthique contemporaine, la néo-libérale, n'agit pas autrement. En réduisant l'Art à une marchandise, échangeable sur le Marché de l'Art, elle fait de celui-ci un produit de luxe. Plus c'est rare, plus c'est cher, et plus c'est cher, plus c'est de l'Art. La simple désignation d'un objet, d'un acte, comme étant « artistique » lui donne son prix.

La religion ne peut se passer de l'Art à condition, justement, que l'Art ne se réduise pas au religieux, qu'il témoigne sans cesse d'un sursaut de liberté, irréductible, inépuisable, d'un singulier profane, qui fait tout son prix.

\*  
\*\*

Ces quelques idées pour distinguer, définir, relancer un débat... La sacralisation de l'Art actuel avec ses ecclésiastiques, ses rituels, sa théologie de la création, semble on ne peut plus proche de la religion. Cette proximité me semble un danger pour la religion elle-même. J'habite un pays de frontières qui m'a appris, justement, à distinguer le soi et l'autre, l'identique et le différent dans leur altérité. Cette altérité est la condition nécessaire pour que l'Art et la religion reconnaissent leur terrain singulier, sans fusion, sans communion, dans leur provocation à aller au-delà.

Jean HURSTEL